

Lequel des deux est le pécheur ?

Misr al-Fatat, 19 octobre 1909

Chapitre I : Entre les larmes et les soupirs

Il passe les heures de la nuit et la plus grande partie du jour, entre un cœur desséché, une larme qui ne tarit point, et un corps qui tremble ; un souffle haletant et un soupir brûlant, une braise ardente et un cœur qui bat, la flamme d'un œil qui ne dort pas, des soucis en tumulte, et une âme égarée ; entre un passé douloureux et un avenir obscur — silencieux, sinon par des mots épars qui se précipitent vers mon cœur, en réveillent l'embuscade et en ravivent ce qui y est enseveli, mots qu'une langue peut à peine balbutier... Ah ! Hélas ! Que ne suis-je !... Mais je ...

Pourtant, il y a quelques jours encore, il pouvait sortir vers les faubourgs du Caire, ou vers la rive du Nil, pour y apaiser son souci et consoler sa peine ; mais à présent il garde le lit, incapable de bouger, incapable de se lever.

Le voilà devenu comme l'aigle dont les aiglons se sont envolés — lorsqu'il cherche à prendre son essor, on lui dit : « Tombe. »

Aie pitié, ô Dieu, de ce jeune homme ! Qu'a-t-il donc commis ? Quel pourrait bien être son péché ? Il n'a pas encore atteint vingt-trois ans, et n'a porté aucun des fardeaux de la vie assez lourd pour lui rompre l'échine ou lui peser sur les épaules. Nul amour ne l'a exténué, nulle passion ne l'a rendu imprudent ; il ne se plaint d'aucun mal particulier, et pourtant il a mis les médecins en échec.

Aie pitié, ô Dieu ! Il fait vivre deux parents et deux frères — qui donc pourvoira sur eux, si la mort venait bientôt à le leur arracher ? Aie pitié, ô Dieu ! Cette branche souple doit-elle se faner, cette fleur épanouie doit-elle se flétrir, la tombe doit-elle s'emparer de ce noble jeune homme, la terre doit-elle embrasser cet être si digne, après qu'il eut été le modèle même de la perfection, tant dans le corps que dans le caractère ? Il était d'un aspect admirable, de visage aimable, au regard lumineux, bien réputé, l'âme pure, la conduite louable, ne connaissant le mal ni n'y inclinant — hormis un seul écart, à l'origine de son malheur et à la source de son épreuve ; une faute, si elle n'est pas légère, pour laquelle la jeunesse de son âge fut le meilleur avocat.

Un péché, s'il n'est pas pardonnable, qu'il n'a ni désiré ni commis de son plein gré ; une offense, si elle est grave, que seuls sa beauté et la perfidie des femmes lui ont value. Ô Dieu, et ô témoins de notre temps ! Esprits juvéniles, âmes faibles devant la légèreté d'esprit et la beauté du visage, l'empressement des femmes dévoyées à leur endroit, et la négligence des pères qui détournent d'eux leur regard — que faire alors ? Le lecteur pourrait bien demander, au sujet de ce jeune homme dont l'âme était pure de toute souillure et purifiée de toute fausse mœurs : comment a-t-il pu trébucher, comment a-t-il pu tomber si bas ? Mais s'il considère qu'une force du mal se cache en toute âme, si bonne soit-elle, et que les influences extérieures la réveillent chaque fois que l'amour du bien ne parvient pas à les vaincre, il trouvera une excuse au jeune homme, et s'enquerra plutôt de ces influences — et c'est moi qui me charge d'y répondre en son nom.

Chapitre II : La débauche après la chasteté

Ce jeune homme grandit dans les villages de la campagne comme grandissent les pauvres, et il ne vint jamais à l'idée de son père ignorant de l'envoyer à un kuttab ou à une école pour cultiver son esprit ; aussi, comme ses semblables, ne connaissait-il d'autre droit sur lui que de remplir son ventre de nourriture et ses paupières de sommeil, et ne ressentait-il d'autre devoir que de mener le troupeau bûlant au champ de son père chaque matin, puis de le ramener à l'enclos le soir venu. Lorsqu'il atteignit l'adolescence, cette rudesse cessa de lui plaire, et cette âpreté ne lui convint plus ; il partit donc pour Le Caire, où il entra au service d'un grand personnage qui l'adopta et lui offrit un généreux logis, et qui, l'ayant mis à l'épreuve, leva pour lui le voile sur l'intimité de sa maison ; si bien qu'il allait et venait comme s'il partageait la vie même des gens du palais. Cette bienveillance ne le gâta pourtant point et ne l'inclina point à la paresse ; il s'acquittait de son service on ne peut mieux, la résolution vive et l'ardeur toujours neuve.

Il ne lui vint jamais à l'esprit qu'un œil, dans le palais, le regardait — mais d'un regard autre que celui qu'il connaissait ; il ne lui vint jamais à l'esprit qu'un cœur, dans le palais, s'attendrissait pour lui — mais d'une tendresse autre que celle à laquelle il était accoutumé ; il ne lui vint même jamais à l'esprit qu'une âme, dans le palais, était éprise de lui, éveillée le jour, et rêvait de lui la nuit ; n'était la pudeur, je dirais tout net : il ne lui vint jamais à l'esprit que la maîtresse du palais le désirait.

Il ne sentit rien de tout cela ; car, étant serviteur, jamais il n'aurait songé à s'élever à un tel rang, si bien qu'aucune veille de la nuit ne passait sans qu'il fût sur son lit, plongé dans un sommeil délicieux. Et eût-il su quoi que ce soit de tout cela, qu'il l'aurait nié sans réserve ; car nul ne connaissait mieux que lui la place de la dame auprès de son seigneur, et il gardait mémoire de la bonté de cet homme envers lui, de sa confiance en lui, et de la charge dont il l'avait investi. Mais le mal agit sur l'âme plus vite que le bien, et l'âme, pour toute la haine qu'elle lui porte, en est plus affectée par le mal qu'elle ne l'est, pour tout l'amour qu'elle lui porte, par le bien ; aussi ne tarda-t-il pas qu'un geste échappât à sa maîtresse en direction du jeune homme, et que les incitations à la corruption se missent à jouer avec son cœur, jusqu'à ce que, bientôt, les fils se nouassent et les liens se resserrassent.

*Et il advint ce qui advint, que je vais bientôt conter —
pensez-en mal, donc, et attendez de moi la nouvelle.*

Une nuit, le jeune homme demeura au service de son maître comme à l'accoutumée, jusqu'à ce qu'il eût fini de le servir en nourriture et en boisson ; le maître partit alors passer la nuit ailleurs, étant de ceux qui ne fréquentent leur propre maison que le jour. Comme le jeune homme s'en retournait là où il prenait son propre repas, une servante l'arrêta et lui dit à voix basse : « Réponds à ta maîtresse ; elle te demande. » Lorsqu'il se tint devant elle, elle lui demanda en souriant : « Ton maître a-t-il mangé ? » Il répondit : « Oui, et il est sorti. » Elle dit : « Alors tu veux manger, toi aussi ? » Il répondit : « Si ma maîtresse n'a besoin de rien. » Elle dit : « Assieds-toi à table comme d'habitude, mais sans manger cette fois ; car ce soir, c'est avec moi que tu mangeras, dans deux heures. »

Le jeune homme laissa alors paraître quelque trouble, et la dame feignit de ne pas le remarquer ; il sortit donc partagé entre la joie et la crainte. Peu après, il fut appelé auprès de sa maîtresse ; en le voyant, elle dit en souriant : « Plus de deux heures ont passé. » Il répondit : « Oui. » Elle dit : « Pourquoi donc n'es-tu pas venu ? » Il s'apprêtait à répondre, mais la pudeur lia sa langue ; alors elle se hâta vers lui, le prit par le bras et l'assit à ses côtés à la table, et il ne la quitta qu'au départ même de la nuit.

Les choses se poursuivirent ainsi durant des mois, jusqu'à cette nuit-là dont les deux coupables n'avaient jamais connu de plus heureuse, comme ils n'en avaient jamais connu de plus funeste : ils étaient assis dans la félicité, se disputant les coupes, lorsque soudain l'époux se tint au

milieu de la chambre, et son épouse se dressa devant lui. À cette vue, le jeune homme tourna les talons et s'enfuit, et l'homme le poursuivit en courant, armé d'une lame qu'il avait trouvée par hasard ; puis, certain que le jeune homme allait indubitablement le devancer, il lui lança la lame ; elle s'enfonça dans sa cuisse, et le jeune homme poursuivit sa route jusqu'à un lieu sûr, où il s'effondra à terre, évanoui.

Quant à l'homme, il retourna vers son épouse ; il la trouva debout, revêtue à présent d'un air de gravité composée, une trace de colère se lisant sur son visage. À peine avait-il commencé de lui parler qu'elle l'accabla de reproches et de sévères remontrances, disant : « Voilà donc ton habitude désormais — outrager l'honneur d'autrui, puis accuser les autres d'outrager le tien ! Ma patience envers tes excès de débauche et ta persistance dans l'égarement ne t'ont-elles pas suffi, que tu viennes maintenant m'accuser à propos d'un serviteur ? Par la tête de mon père, je ne l'ai appelé que pour me tenir compagnie, en attendant qu'il plaise à ta maîtresse dévoyée de te laisser rentrer ! »

« Et puisque ta mauvaise opinion de moi en est venue à ce point, j'irai dès demain chez mon père. » Par ces mots, elle parvint à éteindre entièrement sa jalousie, comme si elle lui avait versé dessus une jarre d'eau froide ; il s'assit donc, jouant avec sa moustache, et dit : « Et toi, pourquoi te fâches-tu ? Ce n'est là qu'un accès de jalousie qui saisit tout homme lorsqu'il trouve quelqu'un auprès de sa femme ; à Dieu ne plaise que je t'accuse d'un mal quelconque ! Mais j'ai pris ce serviteur en aversion, et je ne veux pas qu'il demeure au palais après cette nuit. »

Elle dit : « Fais de lui ce que tu voudras ; mais sache que tu as commis une injustice envers un innocent, et que tu t'es vengé de qui ne t'avait rien fait, si ta lame lui a causé quelque mal. » Il dit : « Je lui ai bien lancé la lame, et elle a atteint sa cuisse ; je ne crois pas la blessure grave, et d'ailleurs il sera facile de le faire soigner hors de ce palais, et de l'acheter avec un peu d'argent pour que sa langue se taise à notre sujet. »

Peu après, le jeune homme revint de son évanouissement ; il se trouva dans une chambre qu'il ne connaissait pas, avec un médecin à son chevet, lui approchant du nez des sels d'ammoniac. Le médecin lui demanda : « Quel est ton nom ? » Il répondit : « Untel. » « Et qui t'a infligé cette blessure ? » Il répondit : « Moi-même. » Le médecin éclata de rire et poursuivit son travail ; lorsqu'il eut terminé, il se retira, et une femme qui avait dépouillé la robe de la cinquantaine entra auprès du jeune homme, lui transmit le salut de sa maîtresse, et s'assit près de lui

pour le consoler.

Il demeura ainsi quelques jours, et il ne fallut pas longtemps pour que sa blessure se refermât et que ses forces revinssent. Un messenger de la dame vint alors à lui, portant un habit de riche étoffe et une poignée de dinars, avec ce message : « Attends-moi, ô bien-aimé, en tel lieu, dans l'île de Gezira. » Et le soir même, ils se trouvaient tous deux dans une seule et même voiture ; chacun ouvrit son cœur à l'autre, et le jeune homme devint l'homme le plus fortuné qui fût, touchant double salaire, recevant chaque jour sa subsistance dans l'abondance, et retrouvant sa maîtresse chaque soir. Et c'est sur ce nouvel arrangement que je les laisse à présent.